

PARADJANOV, L'ARMÉNIEN

De son vrai nom Sarkis Paradjanian, Sergueï Paradjanov est né le 9 janvier 1924 à Tbilissi² en Géorgie d'une famille arménienne. Dans un entretien filmé quelques mois avant sa mort³, il raconte d'ailleurs que le commerce où son grand-père vendait des tripes dans le village de Borbalo en Géorgie a été détruit pierre par pierre en une nuit. Dans d'autres plans du documentaire, il se fait filmer devant sa maison de famille à Tbilissi, maison en bois toute déglinguée, que Serge Avédikian fera parfaitement revivre dans son film, *Le scandale Paradjanov*. Paradjanov déclare malicieusement en la montrant du doigt : « C'est ici qu'habite le génie. » On le voit, toujours iconoclaste et plein d'humour, le cinéaste a tous les talents. Au moins trois : la peinture, la musique et le cinéma qu'il mettra en pratique dans la plupart de ses films. De plus, de par ses origines et sa formation, Sergueï Paradjanov a de quoi désorienter l'Occidental le plus érudit. Il est né dans un mélange de républiques de l'ex-URSS puisqu'il est né Arménien, en Géorgie et qu'il a fait ses débuts au cinéma en Ukraine dans les célèbres Studios Dovjenko dans lesquels ils réalisera plusieurs longs métrages maintenant disparus presque complètement, mais que le maître

² Tbilissi sera parfois désigné par le nom de Tiflis en géorgien.

³ *Moi, Sergueï Paradjanov*, court métrage de 25 min. réalisé en 1990 par Alla Barabadze, Nana Gongadze, Cora Tsereteli, Gia Badadze, Juri Mechitov. Bonus in coffret édité par Montparnasse Classiques, DVD.

a pratiquement reniés, sans doute parce qu'ils étaient trop d'obédience soviétique, Aleksandr Petrovitch Dovjenko, son professeur et mentor, était quant à lui le maître d'une esthétique basée sur le lyrisme épique qui a longtemps constitué la base du cinéma ukrainien, alors universellement reconnu. Tout ceci pour dire qu'il est difficile de reconnaître un style purement soviétique dans cet ensemble d'États différents, aux coutumes, religions et langues complètement différentes si bien que cet immense pays a toujours ressemblé à un puzzle et il n'est pas étonnant qu'il ait fini par exploser à la fin des années 80, même si le maître actuel de la Russie rêverait de le reconstituer. Difficile de se sentir alors Arménien et c'est la raison pour laquelle les quatre longs métrages que Paradjanov réalisa de 1964 à 1988 racontent des histoires complexes se situant soit en Arménie, soit en Géorgie, soit dans les Carpates, mettant en relation des religions et des traditions différentes, mais toujours soucieuses de préserver la tradition du conte, de l'oralité car ces films sont des récits qui font appel à un fonds profondément enraciné dans les âmes et les cœurs. Cette introduction à la culture d'un peuple est un thème récurrent chez Paradjanov, que ce soit les Houtsoules dans *Les Chevaux de feu* (1964), les Arméniens dans *Sayat Nova* (1969) ou les musulmans turcophones d'Azerbaïdjan dans *Achik Kérib, conte d'un poète amoureux* (1988).

On passera donc ici sous silence *Andriech* coréalisé en 1954 avec Iakov Bazelian, tout autant que *Le premier gars* en 1958 ou encore *Rhapsodie ukrainienne* en 1961 ou *Une fleur sur la pierre* en 1962 pour ne considérer que *Les chevaux de feu* en 1964, *Sayat Nova* ou *La couleur de la grenade* en 1969. Après une incarcération de 1974 à 1977, il réalise un court métrage, *Le signe du temps*, en 1979. Puis, il est encore arrêté ce coup-ci pour spéculation, le film de Serge Avédikian le montre parfait-

tement. Il réalise enfin avec Dodo Abachidze deux films, *La légende de la forteresse de Souram* en 1984 que certains ont qualifié, avec raison, de plus beau film du monde. Puis ce sera *Achik Kérib, conte d'un poète amoureux* coréalisé encore une fois avec Dodo Abachidze en 1988 et dédié au grand cinéaste et ami Andreï Tarkovski mort le 29 décembre 1986 à Neuilly-sur-Seine. En 1992, son dernier film, *La confession*, restera hélas inachevé.

Une œuvre condensée, puissante et qui marque le regard pour la vie. Il existe un musée Paradjanov à Erevan⁴ que j'ai eu l'occasion de visiter à deux reprises et qui est une merveille. Son directeur a permis l'utilisation de trois de ses œuvres pour illustrer ce livre. Le musée contient de nombreux collages et objets magnifiques, d'inspiration quasi surréaliste, certains faisant penser à ceux de Jacques Prévert en plus mystiques et exaltés. Durant toute sa carrière, on l'a vu, Sergueï Paradjanov n'a pas travaillé qu'en Arménie, mais il y est resté profondément attaché tout comme les Arméniens ne l'ont jamais oublié. Il faut dire qu'il a vécu aux heures les plus sombres de l'Union soviétique et que les cultures de ces diverses républiques rattachées à l'empire ne se différenciaient pas tellement alors les unes des autres. Il a fallu attendre la Perestroïka, puis leur indépendance, pour que les Occidentaux s'intéressent finalement à l'Ukraine, à l'Arménie, à la Géorgie, à l'Azerbaïdjan, au Turkménistan, à l'Ouzbékistan sans oublier les ex-satellites du Nord de l'Europe qu'on ne citera pas car elle ne concerne pas le cinéma de Paradjanov. Homme à la grande puissance créatrice, que l'emprisonnement ne pourra jamais brider, homme libre aussi, Paradjanov ne pouvait pas s'intéresser seulement à

⁴ Sergei Paradjanov Museum. Blds15&16 Dzoragyugh 1st St, Yerevan, Republic of Armenia, 375015 +374 10 538473 parajanovmuseum@gmail.com

l'Arménie, comme si son imaginaire universel se devait de retourner aussi sur les lieux de ces divers pays d'Asie centrale, situés pour la plupart sur la Route dite de la Soie et qui ont connu des guerres, des divisions, des religions, des conquêtes et des traditions diverses mais qui, sur un certain point de vue, forment comme un ensemble culturel immense. Ce tissu a d'ailleurs bien tenu au moment de la chute de l'Union soviétique et ne s'est pas déchiré comme ce fut le cas pour les petits pays qui formaient alors la Yougoslavie. Le deuxième film réalisé en dehors de l'Ukraine et qui a marqué un tournant dans son œuvre, puisqu'il y abandonne définitivement semble-t-il le modèle dovjenkien, c'est le célèbre *Sayat Nova* qui, en divers tableaux magnifiques et génialement cadrés, raconte la vie du barde et poète arménien le plus célèbre et admiré du pays, tout comme il racontera ensuite la vie intense de l'*achoug*⁵ avec son *dôtar*⁶ sacré depuis qu'il a été retiré de la rivière par l'imam de la mosquée voisine, dans *Achik Kerib, conte d'un poète amoureux*. « Avec *Sayat Nova*, [Paradjanov] rompt la construction classique du film pour se tourner vers une composition de type pictural, écrit Raphaël Bassan dans sa remarquable étude sur le cinéma de Paradjanov⁷. La vie et la quête artistique du célèbre barde arménien sont appréhendées sous forme de tableaux (ou de bas-reliefs) relativement autonomes entre eux (le champ/contrechamp est exceptionnel et les mouvements d'appareils quasi inexistant). C'est le spectateur qui doit, à partir des objets (icônes, tissus, parures, céramiques...) et de leur condensation en tableaux vivants, opérer un montage intérieur (psychologique), d'où surgiront le sens et le plaisir. »

⁵ Barde itinérant, chez les Turcs d'Anatolie et d'Azerbaïdjan et chez les Arméniens, du XV^e au XIX^e siècle. (in *Larousse*).

⁶ Instrument de musique à deux cordes en Iran et dans le Caucase.

⁷ *La Revue du Cinéma*, n° 422, décembre 1986. p. 73.

En effet, pour qui s'est rendu au moins une fois en Arménie ou dans le Caucase, ces différents objets, présentés de façon iconique par le maître, donnent comme une sorte de cliché subliminal à la fois du pays, mais surtout de l'âme de ses habitants, comme si le cinéma de Paradjanov, tout comme celui de Fellini, entrait de plain-pied dans les archétypes, à la manière du travail d'un Claude Lévi-Strauss sous d'autres latitudes. Loin bien sûr d'être folklorique, le cinéma du célèbre Arménien, en racontant des histoires des pays du Caucase élargi, parle à la psyché humaine dans son ensemble. Son goût pour le conte, pour le récit, en fait un des plus grands conteurs du cinéma mondial avec des plans à la fois de grande envergure comme aurait pu en réaliser Eisenstein, tout en nous montrant avec raffinement le moindre petit objet. Bien sûr, le rôle de ce livre n'est pas de décrire tous les plans de *Sayat Nova* par exemple. On vous recommande la lecture d'un petit livre magnifique consacré à ce sujet : *Sayat Nova de Sergueï Paradjanov* par Érik Bullot qui vous apprendra, au moyen de beaux photogrammes entre autres, comment le maître est parvenu à créer ce chef-d'œuvre et quelles en sont les filiations⁸. « Utilisé dans ses précédents films comme un simple contrepoint de la narration, note justement Érik Bullot, le langage d'objets s'est substitué dans *Sayat Nova* au drame. Les échanges d'attributs n'ont plus pour fonction d'éclairer la fable, ils sont la fable. Nous pourrions en dire autant du présage. Alors qu'il joue encore un rôle dramatique dans *Les Chevaux de feu* ou *La Légende de la forteresse de Souram*, il est devenu le principe même de la mise en scène. Chaque plan se charge d'une dimension d'anticipation par l'annonce d'un épisode à venir de la vie du poète ou de sa propre réapparition à travers la permutation future de ses

⁸ Érik Bullot. *Sayat Nova de Sergueï Paradjanov*. Yellow Now, Côté films 8. Paris, 2008. 110 p., ill.

éléments. Ce jeu prophétique s'exerce au niveau de la séquence (le raccord perturbe les liens de causalité, l'ordre des plans inverse la chronologie, notre perception de la suite logique des événements est retardée), du film en son entier (la compréhension d'un plan trouve son élucidation dans une séquence plus tardive) mais aussi du plan lui-même, véritable miroir magique, par la formation de devinettes visuelles. Notre sentiment premier est d'obscurité : le plan est une forêt d'indices dont il convient de scruter chaque détail pour identifier les accessoires, repérer l'identité des personnages, observer la circulation des objets. »⁹ Il n'est pas étonnant que le cinéma de Paradjanov, aussi symbolique et polysémique, soit devenu emblématique pour Jean-Luc Godard qui, lors de l'exposition qu'il avait lui-même préparée dans les années 2000 au Centre Georges Pompidou de Paris, avait demandé à ce que soit diffusé en boucle un extrait de *Sayat Nova*, dans lequel on voit des pieds de femmes, aux chevilles ornées de bijoux d'argent, piétiner des tissus orientaux pendant qu'une source les arrose d'une eau très pure. Cet extrait, loin de paraître anecdotique, a marqué les esprits pour toujours et accordé encore plus de puissance symbolique au cinéma de Sergueï Paradjanov dont Jean-Luc Godard disait : « Dans le temple du cinéma, il y a des images, de la lumière et de la réalité. Paradjanov était le maître de ce temple. »¹⁰

JEAN-MAX MÉJEAN

⁹ Érik Bulloet. *Sayat Nova de Sergueï Paradjanov*, Yellow Now, Côté films 8. Paris, 2008. pp. 44-45.

¹⁰ Jean-Luc Godard, *Histoire(s) du cinéma*.